

Josiane LANCIAN

LE BEL EUGENE

*Eugène Sue ou la conversion d'un
dandy – Tome 1*

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Josiane Lancian, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| <u>Prologue</u> | 7 |
| <u>PREMIERE PARTIE – L’ENFANT TERRIBLE</u> | 9 |
| <u>Chapitre I – La dynastie Sue</u> | 10 |
| <u>Chapitre II – Marie-Joseph-Eugène Sue</u> | 14 |
| <u>Chapitre III – La carrière du docteur Sue</u> | 20 |
| <u>Chapitre IV – L’entrée au collège</u> | 24 |
| <u>Chapitre V – Les cours d’anatomie</u> | 32 |
| <u>Chapitre VI – L’Espagne</u> | 37 |
| <u>Chapitre VII – Pendant ce temps à Paris</u> | 45 |
| <u>Chapitre VIII – Les retrouvailles</u> | 52 |
| <u>Chapitre IX – Toulon</u> | 61 |
| <u>Chapitre X – Paris retrouvé</u> | 70 |
| <u>Chapitre XI – Les Antilles</u> | 78 |

| | |
|--|-----|
| <u>Chapitre XII – La fièvre jaune.....</u> | 89 |
| <u>Chapitre XIII – La bataille de Navarin.....</u> | 101 |
| <u>Chapitre XIV – Lendemain(s) de victoire.....</u> | 112 |
| <u>Chapitre XV – 1828, retour définitif à Paris.....</u> | 117 |
| <u>Chapitre XVI – L’explosion littéraire.....</u> | 126 |
| <u>Chapitre XVII – Olympe.....</u> | 136 |
| <u>Chapitre XVIII – Emois.....</u> | 144 |
| <u>DEUXIEME PARTIE - L’HOMME DE LETTRES OU EUGENE ET LE SCEPTICISME.....</u> | 152 |
| <u>Chapitre I – L’homme de lettres.....</u> | 153 |
| <u>Chapitre II – La succession.....</u> | 160 |
| <u>Chapitre III – Des romans et des salons.....</u> | 170 |
| <u>Chapitre IV - Soubresauts et tourments.....</u> | 178 |
| <u>Chapitre V – Elisa-Louise.....</u> | 185 |
| <u>Chapitre VI – Des bas et des hauts.....</u> | 193 |

| | |
|--|-----|
| <u>Chapitre VII – 1833.....</u> | 202 |
| <u>Chapitre VIII - Marie.....</u> | 210 |
| <u>Chapitre IX – Vice et vertu.....</u> | 220 |
| <u>Chapitre X – Une période bousculée.....</u> | 226 |
| <u>Chapitre XI – Anna.....</u> | 240 |
| <u>Chapitre XII – L’aveu.....</u> | 252 |
| <u>Chapitre XIII – Mélancolie.....</u> | 262 |
| <u>Chapitre XIV – L’ermitage.....</u> | 275 |
| <u>Chapitre XV – Retour d’ermitage.....</u> | 284 |
| <u>Chapitre XVI – Le retour de Marie.....</u> | 295 |
| <u>Chapitre XVII – Mathilde.....</u> | 308 |
| <u>TROISIEME PARTIE – LE DEUXIEME SUE :</u> <u>L’ECRIVAIN MILITANT.....</u> | 321 |
| <u>Chapitre I – Les Mystères de Paris.....</u> | 322 |
| <u>Chapitre II – Eugène ou le prince des Mystères</u> | 336 |

| | |
|--|-----|
| <u>Chapitre III – Un auteur qui inquiète ou inspire</u> | 347 |
| <u>Chapitre IV – Du retentissement des Mystères de Paris</u> | 365 |
| <u>Chapitre V – Eugène Sue, dandy et socialiste</u> | 381 |
| <u>Chapitre VI – Déboires en chaîne</u> | 390 |
| <u>Chapitre VIII – Le Juif errant, plaidoyer social</u> | 422 |
| <u>Chapitre IX – Le besoin de méditation</u> | 431 |
| <u>Chapitre X – Montrepos ou l’accomplissement d’un rêve</u> | 456 |
| <u>Chapitre XI – Martin L’Enfant trouvé</u> | 466 |
| <u>Chapitre XII – Essoufflement ?</u> | 479 |
| <u>Chapitre XIII – Une affaire après l’autre</u> | 493 |
| <u>Bibliographie</u> | 512 |
| <u>Remerciements</u> | 519 |
| <u>Notes</u> | 520 |

Prologue

Le Docteur Sue, de retour prématuré de Bouqueval* où il s'était rendu normalement pour la journée, arrive par la porte qui donne sur le parc de son domicile, une très jolie maison flanquée d'un magnifique jardin, rue du Rempart à Paris**. Rasséréiné par cette pause bucolique, c'est d'une humeur guillerette qu'il ouvre la porte.

La main sur la poignée, ahuri, il découvre, affalés là sur le gazon, quelques olibrius plus ou moins âgés que son fils, une bouteille à moitié vide ou un verre à la main ! Il reste coi tant sa surprise est grande, surprise qui fait vite place à la fureur. Tout le monde tente de fuir sauf James Rousseau*** un des amis d'Eugène, le plus âgé d'entre eux et le plus aviné, qui s'avance vers M. Sue en titubant, son verre dans la main droite et un autre offert dans la main gauche :

— *Ah, mon bon Monsieur Sue, voilà de fameux Tokai !
A la santé de l'empereur d'Autriche !¹*

Monsieur Sue, le visage cramoisi, le cœur accéléré, balaye du regard les cadavres de bouteilles qui gisent sur

¹Prologue

[?] *Anecdote rapportée par Alexandre Dumas – Les Morts vont vite – Editions du Rocher 2002- pp. 217, 218*

PREMIERE PARTIE

Chapitre I

le sol. Le Chevalier – car M. Sue a été fait chevalier par l'empereur Napoléon Bonaparte – le Chevalier hurle, malgré toute la contenance liée à son rang :

— Mais que faites-vous ici ? Quelle... quelle est cette débauche... mais, mais c'est impossible !

Il avance incrédule et balbutie :

— Mais... mais qu'avez-vous fait de ma cave, de mes meilleures bouteilles ?

Et, se penchant sur les cadavres, il crie, accablé :

— Tokai, Johannisberg, Liebefraumilch, Alicante, ce n'est pas possible ! Et dans quel état êtes-vous !?

Le courroux de M. Sue est à son comble quand il réalise que son fils, Eugène, n'est pas moins étalé ni moins aviné que ses camarade, alanguie, là, au milieu des autres coupables. Les tempes ruisselantes, il l'attrape par le col et menace :

— Cette fois, c'en est trop, vous avez dépassé les bornes ! Vous n'êtes qu'un vaurien, vous quitterez le collège sans délai, je vous trouverai un poste qui vous éloignera d'ici et de ces misérables, vous allez apprendre à vivre !

Et foudroyant les autres du regard :

— Vous aurez affaire à moi, bande de voleurs qui ne respectez rien, ni votre hôte ni la valeur de ces bouteilles dont certaines ont soixante-dix ans, ni le rang de ceux qui me les ont offertes ! Vous entendrez bientôt parler de moi et... de... de la police correctionnelle, du procureur du roi, je...

Le souffle court, il ne peut terminer sa phrase, il tourne les talons et sort en claquant violemment la porte.

Ainsi Monsieur Sue venait-t-il de découvrir ce qui se tramait depuis des mois dans le petit laboratoire familial.

Ainsi venait-il de réaliser que son fils, dont il rêve qu'il perpétue la dynastie de chirurgiens, risquait de lui donner du fil à retordre...

**Village du Val d'Oise, à vingt kilomètres au nord de Paris.*

***Rue qui n'existe plus et qui se trouvait derrière La Madeleine*

**** Auteur de Physiologie du Robert-Macaire.*

PREMIERE PARTIE – L’ENFANT TERRIBLE

Chapitre I – La dynastie Sue

Dans la famille Sue, on est chirurgien de père en fils et il n'est pas pensable que la prestigieuse lignée s'éteigne. Quatorze du même nom ont pratiqué le métier durant près de deux siècles et pendant quatre générations, du règne de Louis XIV à la fin du second Empire.

Le berceau de la famille se situe à La Colle*, petit port à dix-huit kilomètres de Grasse et de Nice. C'est là qu'est né Marc, le premier de cette prestigieuse lignée qui a souvent marqué l'histoire ; elle se poursuit avec Pierre Sue (1739-1816), qui sera, avec son oncle, Jean-Joseph Sue I (1710-1792) le grand-père d'Eugène, l'un des plus éminents représentants de la dynastie. Son cabinet devint un véritable musée, le « Museum des Sue » de mille trois cents pièces soigneusement classées et numérotées, fort connues et admirées, qu'il légua à la Nation.

Le facétieux Eugène y traînera ses guêtres...

Jean-Joseph Sue II, (l'unique fils de Jean-Joseph I) est le père d'Eugène, qu'on vient de découvrir dans le jardin du délit. Il est né le treize janvier 1760.

Solide gaillard, large d'épaules et bien en chair, le visage rond, les joues colorées et bien remplies, une fossette au menton, le chevalier en impose.

Il est reçu maître en chirurgie en 1781. C'est avec son père et comme lui qu'il apprend la chirurgie et qu'il devient substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité ; c'est comme lui qu'il professe à l'Ecole royale de peinture et de sculpture, transformée en Ecole des

Beaux-Arts, et à l'Ecole de Santé. Il enseigne la médecine botanique et l'anatomie. Il côtoie des personnalités illustres comme Ampère et Jussieu.

Il a trente-deux ans lorsque son père meurt, en 1792.

En 1796, il publie une étude sur *La guillotine et la douleur qui survit à la décollation*² qui passionne et interpelle les gens à une époque où les têtes tombent couramment et facilement : seize mille cinq cent quatre-vingt-quatorze guillotines dans toute la France — *On faisait guillotiner son voisin pour ne pas qu'il vous fit guillotiner*³.

Conjointement à ses fonctions civiles, le docteur Sue mène une carrière de chirurgien militaire, il est chirurgien du bataillon de la Garde nationale parisienne au moment de la Révolution, puis alors que la guerre est aux frontières, il devient chirurgien major au 103^{ème} Régiment d'Infanterie dès sa création, le vingt-neuf février 1792.

Le vingt-huit décembre 1794, le docteur épouse, à trente-quatre ans, une jeune fille de dix-neuf ans, Adélaïde-Elisabeth-Rosalie dite Adèle Sauvan. Une jeune femme qui sort marquée, meurtrie, par les

² *Jean-Joseph Sue, Opinion du citoyen Sue, professeur de médecine et de botanique, sur le supplice de la guillotine, Magasin encyclopédique ou Journal des sciences, des lettres et des arts, IV (1795), 170-189.*

³ *Dr Louis Véron – Les Mémoires d'un Bourgeois de Paris : comprenant la fin de l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet, la République jusqu'au rétablissement de l'Empire – Tome 2 – P. 14.*

Chapitre II

violences révolutionnaires. En effet, amoureuse du chef des girondins, Pierre Vergniaud, elle devient sa fiancée à dix-sept ans et l'aurait épousé si ce dernier n'avait pas été condamné par le tribunal révolutionnaire et guillotiné le trente et un octobre 1793.

Jean-Joseph Sue et Adèle s'installent 160, rue Neuve-de-Luxembourg**, située derrière l'église de La Madeleine à Paris.

De cette union naissent deux enfants : un fils, Emile, le vingt-trois novembre 1795, qui meurt un mois plus tard et une fille, Adélaïde-Elisabeth-Flore, en 1799, la future demi-sœur d'Eugène. Mais le couple bat de l'aile et, la même année, le vingt-deux juin 1800, les époux se séparent par consentement mutuel pour « incompatibilité d'humeur et de caractère », l'une des trois causes du divorce, largement assoupli depuis une loi de la Révolution. C'est Adèle qui a la garde de Flore.

Le vingt-quatre janvier 1803, Adèle convole en secondes noces avec Gabriel-Marie Jean-Baptiste Legouvé, riche et célèbre descendant d'une autre lignée, celle d'hommes de lettres.

Tandis que le docteur Jean-Joseph Sue se remarie, la même année, avec Marie-Sophie Tison de Rilly, désormais Derilly, le premier patronyme à particule impliquant à l'époque un crime de noblesse...

M. Sue, un brin opportuniste, traverse tranquillement les époques, aussi tumultueuses soient-elles, ne changeant, au gré de celles-ci, que le titre de sa fonction : de chirurgien de la Garde nationale sous la Révolution, il passe médecin en chef de la Garde des consuls sous le Consulat.

Le deux décembre 1804, Bonaparte est devenu L'empereur Napoléon 1^{er}, M. Sue devient naturellement médecin en chef de la Garde impériale à l'hôpital du Gros Caillou***. Mais un autre chirurgien lui fait de l'ombre, le brillant professeur Corvisart, médecin personnel de Sa Majesté dont elle aurait dit « Je ne crois pas à la médecine mais je crois en Corvisart ».

Jean-Joseph Sue, blessé dans son amour propre, se console avec une clientèle de renom — plus d'une dizaine de patients par jour — qu'il reçoit dans son propre cabinet, au nombre de laquelle on compte Masséna, Davout, que Napoléon 1^{er} a élevés à la dignité de maréchaux d'Empire et le ministre de la Police, Fouché. A ces visites s'ajoutent des consultations par correspondance : après avoir envoyé la description de leurs symptômes au médecin, les patients reçoivent diagnostic et ordonnance.

Le docteur Sue professe également à l'École de Médecine**** et au Lycée — qui s'appelle désormais « L'Athénée de Paris » — devant un parterre de dames de la haute société, parmi lesquelles Joséphine de Beauharnais, épouse de Napoléon 1^{er} ou Madame Récamier, éblouies par son savoir et son éloquence un peu pompeuse il faut bien le dire.

**Aujourd'hui La Colle-sur-Loup.*

***Aujourd'hui Rue Cambon.*

****Tout ce qui subsiste de cet hôpital aujourd'hui est la "Fontaine de Mars" au 129-13, rue Saint-Dominique à Paris.*

****Nom donné à l'Ecole de Santé en 1796*

Chapitre II – Marie-Joseph-Eugène Sue

Du deuxième mariage du docteur Sue naît, le vingt-six janvier 1804, Marie-Joseph-Eugène Sue, notre héros.

On comprendra aisément qu'avec pareille notoriété, de surcroît générationnelle, le docteur Sue ne doute pas une seconde que ce fils sera un jour chirurgien. C'est sans compter sur l'espièglerie de son fils !

L'avenir de cet enfant semble se dessiner sous les meilleurs auspices puisque sa marraine, ou plutôt *la personne de qualité* qui contresigne la déclaration de naissance, Marie-Rose-Josèphe Tacher de la Pagerie, dite Joséphine, n'est autre que l'impératrice Joséphine de Beauharnais et son parrain ou *témoin* Eugène de Beauharnais, le fils issu du premier mariage de Joséphine avec Alexandre de Beauharnais, guillotiné sous la Terreur. Ils donnent leurs prénoms à l'enfant, qui préférera celui d'Eugène.

Outre la marque de confiance accordée par Joséphine, ce parrainage de renom vient du fait que M. Sue, lorsqu'il était médecin en chef de la Garde des consuls, fut, passagèrement, médecin du Premier Consul lui-même, Napoléon 1^{er}, chez qui il a malheureusement diagnostiqué, au regard d'éruptions cutanées, une *gale sarcoptique* alors qu'il s'agissait en fait de désordres hépatiques...

Premier enfant de Marie-Sophie de Rilly et de Jean-Joseph, Eugène fait le bonheur de sa mère, douce, attentive, mais qui se désole de ne pouvoir l'allaiter. C'est donc le lait d'une chèvre qui servira de substitut au

lait maternel, dont on dira plaisamment qu'il a donné à l'enfant *le goût de la rébellion et des pirouettes*⁴.

La deuxième madame Sue est aussi effacée que son mari est important, aussi conciliante qu'il est autoritaire, aussi réservée qu'il est ambitieux. C'est dans un cadre bourgeois et sous l'autoritaire tutelle paternelle que grandit le petit Eugène.

Les cheveux bruns et longs déroulés en anglaises, les yeux bleus, le regard vif, Eugène n'a pas encore deux ans. Il déambule dans l'appartement cosu de la rue Neuve-du-Luxembourg. Il porte de belles robes descendant à mi-cuisses, que vêtissent indifféremment garçons et filles, rouges ou roses, robes de laine brodées et faites de dentelles, ou des robes-blouses avec de grands cols et des manches amples ou en ballon. Dessous la robe, il porte des pantalettes, deux jambières réunies à la taille par des boutons ou des lacets. Par temps froid, sa mère y ajoute une cape de lainage.

Il est coiffé d'un toquet, espèce de bonnet ourlé d'un bourrelet de cuir pour le protéger des chocs. Il a aux pieds des chaussures en cuir fin très souple.

M. Sue vient d'acheter, à l'instar des personnalités respectables, une résidence d'été, le château de Bouqueval, ancienne propriété du Marquis de Crussol, guillotiné sous la Terreur, situé à vingt kilomètres au nord de Paris, *petite paroisse solitaire, ignorée, enfoncée dans les terres*⁵.

La fortune assurée, il manque au brillant palmarès du médecin, la prestigieuse distinction française instituée

⁴ Alexandre Dumas – *Les Morts vont vite* – Editions du Rocher 2002 – P. 213

⁵ *Les Mystères de Paris* – Eugène Sue – P. 105

depuis peu par Napoléon Bonaparte, la Légion d'Honneur, qu'il reçoit au Palais de la Légion d'honneur le vingt-six mai 1808 ; c'est une source de fierté inestimable pour le désormais Chevalier Sue. Il arbore avec satisfaction le ruban rouge sur la boutonnière gauche de sa redingote et porte beau, lors des cérémonies officielles, la croix sur la poche gauche de son uniforme.

Le vingt et un décembre 1808, il est fait Chevalier de l'Empire. Cette distinction honorifique dont il signe désormais ses courriers, atténue quelque peu la blessure infligée par Sa Majesté qui refuse, malgré l'intervention de Joséphine de Beauharnais, de le désigner baron d'Empire, au motif « *qu'il ne fait barons que les princes de la science*⁶ » ! Le ressentiment de M. Sue est d'autant plus vif que le professeur Corvisart, peut afficher, lui, l'insigne de baron !

Eugène vient d'avoir trois ans lorsque naît le quatorze février 1807, Ernest, le demi-frère de Flore, de l'union d'Adèle Sauvan, (la première épouse de Jean-Joseph Sue) avec Jean-Baptiste Legouvé, brillant écrivain, dramaturge.

La famille Legouvé est plongée dans le deuil deux années plus tard avec le décès d'Adèle. Elle laisse deux enfants orphelins, Flore (demi-sœur d'Eugène) et Ernest.

Flore, âgée d'une dizaine d'années est retirée du domicile et placée dans une petite institution du Faubourg Saint-Antoine. C'est un drame pour la petite fille, *d'une sensibilité mélancolique, d'une affectuosité toujours vibrante*⁷ qui supporte à la fois le deuil de sa mère, la séparation d'avec son beau-père qui l'aime comme sa fille et d'avec son petit frère, Eugène, qu'elle a *materné*, soigné et qu'elle adore ; maigre consolation

d'une vie désormais cloîtrée, on lui amène Ernest à la pension, en cachette, trois ou quatre fois par an. Autre consolation et non des moindres, elle passe chaque fin de semaine chez son père, M. Sue et se prend de la même tendre affection pour Eugène que pour Ernest. A noter que les deux enfants ont la même demi-sœur sans lien de parenté : Flore et Ernest ont la même mère, Flore et Eugène ont le même père !

1810, l'année des six ans d'Eugène, est une année importante.

La famille déménage 3, rue du Rempart, dans une belle maison avec jardin, quartier de la Madeleine.

Le vingt-six avril de la même année, la deuxième madame Sue donne une petite sœur à Eugène, Victorine.

Ce sont des dignitaires presque aussi prestigieux que ceux d'Eugène qui parrainent l'enfant : le maréchal d'Empire Masséna et son épouse Victorine.

La petite fille concentre beaucoup d'attention de la part de son entourage. La vie, dans un milieu doré mais austère, n'est pas très drôle pour Eugène qui se sent délaissé, peu sollicité de surcroît par une maman attentive mais qui tente d'exister face à la superbe, à l'ascendant de son chevalier de mari. Heureusement que Flore agrmente les dimanches. Eugène, une main dans celle de sa demi-sœur, l'autre dans celle de sa mère ou de la gouvernante, déambule dans les jardins ou dans les rues de Paris en chantier. Ensemble, ils assistent aux spectacles de rues : les montreurs de singes, d'ours et de chiens savants sauteurs, ou aux numéros de Monsieur Belmont du cirque des frères Franconi, comme *le Cheval astronaute* ou *la Jument Coquette*.

Le dix-huit juin est célébré le baptême d'Eugène en l'église Saint-Pierre-Saint-Paul de Rueil.

L'enfant commence à montrer de petits signes de rébellion, vite réprimés par papa que la cinquantaine n'adoucit pas et dont la discipline militaire souffre peu quelque facétie. Heureusement, M. Sue est souvent absent, trop occupé à professer, consulter et parader.

En mars 1812, alors que les guerres napoléoniennes se succèdent, l'Empereur appelle Jean-Joseph comme médecin chef de sa Garde lors de la campagne de Russie. Mais son rôle devient vite dérisoire : handicapé par le fait qu'il ne sait pas monter à cheval, il ne peut suivre les troupes de Napoléon sur les champs de bataille. Dès le mois de mai, à cinquante-deux ans, fatigué et malade, le médecin doit s'arrêter en Silésie prussienne. Il est soigné à l'hôpital de Dresde et regagne Paris en juin. Il est mis à la retraite, réduit à l'inactivité, avec le moral en berne et des revenus diminués. Il lui reste ses cours d'anatomie et des titres de rente qui ont perdu de leur valeur.

En France, rien ne va plus. La guerre menace et le peuple souffre de la disette, les conditions de vie sont déplorables. L'année précédente, les orages ont fait de gros dégâts lors des moissons, puis c'est la chaleur torride qui a séché sur pied les céréales. Le grain est devenu rare et cher, les prix ont monté, le pouvoir d'achat a diminué.

La situation n'est pas plus brillante dans l'entourage familial d'Eugène.

En effet, Jean-Baptiste Legouvé, inconsolable après le décès de sa femme, Adèle, avait sombré dans une grave neurasthénie et décède à quarante-huit ans, le trente août 1812, dans une clinique psychiatrique. Ernest, cinq ans,

désormais orphelin de père et mère, est confié à ses grands-parents.

Eugène, huit ans, enfant vif, spirituel, espiègle, souffre d'un père lointain et intransigeant et, à défaut de pouvoir s'opposer à ce dernier, c'est à son précepteur qu'il donne du fil à retordre. Il a en effet un répétiteur à domicile, le père Delteil, petit homme d'environ un mètre cinquante, auvergnat.

Avide de connaissances mais déjà réfractaire à l'enseignement, Eugène fuit les leçons, il se sauve sciemment dans les parterres de plantes rares du jardin botanique familial dont il sait que le répétiteur n'osera pas s'y aventurer ; il s'empare et brandit à son adresse l'un des échelas qui portent sur des étiquettes le nom scientifique de plantes précieuses ; le pauvre homme les esquive comme il peut et finit par maîtriser le garnement en l'empoignant d'une main vigoureuse⁸.

Le docteur Sue, quant à lui, n'est pas de ces hommes qui abandonnent. Il a recouvré la santé et il se ressaisit. Il a été écarté de ses fonctions militaires ce qui ne fait pas de lui un retraité, estime-t-il, et son inactivité forcée ne doit pas mettre fin à sa charge de médecin en chef de l'hôpital de Garde. Il se bat et obtient gain de cause, il retrouve sa place et son grade.

Chapitre III – La carrière du docteur Sue

Paris est le théâtre de parades militaires, de victoires et de défaites qui se succèdent pendant la campagne de France de Napoléon 1^{er}.

Le vingt et un octobre 1813, c'est la retraite de Russie, la *Bérézina* pour l'Empereur. Les coalisés annoncent qu'ils vont poursuivre la guerre, davantage contre Napoléon que contre la France. Dès janvier 1814, la France devient un champ de bataille.

Les troupes de l'Empereur sont victorieuses à plusieurs reprises mais le trente mars, la capitale capitule. Le deux avril, Napoléon et sa famille sont déchus du trône. Après avoir signé son abdication le cinq avril 1814, l'empereur tente de se suicider. Il est exilé à l'île d'Elbe.

C'est le retour de Louis XVIII et de la monarchie. A l'Empire va succéder La première Restauration.

Et M. Sue père, plus opportuniste que jamais — il faut bien vivre ! — se sert de ses relations. Il est réintégré à l'hôpital du Gros-Caillou en avril 1814, revanche jousitive prise sur le docteur Corvisart, préféré par feu l'Empereur.

On licencie la Garde impériale et on transforme l'hôpital en hôpital de la Maison du roi. Vive l'hôpital !

Sa Majesté Louis XVIII, oublieux des bons services rendus par le docteur Sue à l'Empereur, le nomme premier médecin de l'hôpital de la Maison militaire et

médecin du roi lui-même ; il reste Chevalier, titre désormais héréditaire, le roi rétablissant la noblesse ancienne mais reconnaissant les titres de l'Empire. Tout va bien pour M. Sue.

Eugène grandit dans ce milieu plutôt aisé, à l'abri des affres de la guerre, son père ayant bien négocié sa carrière. Il n'a pas subi de privations, tout juste a-t-il entendu parler des batailles ou vu les défilés et fastueuses parades militaires.

Un rayon de soleil éclaire son quotidien dans cette maison austère, sa petite sœur, Victorine, âgée maintenant de cinq ans. Lui en a dix et il adore cette petite fille facétieuse et gaie. Il partage avec elle des parties de domino, de bataille, de loto ou de jonchets*. Il s'amuse de ses gestes maladroits, rit de ses mimiques et de ses mots d'enfant. Un autre soleil illumine sa vie, Flore, qu'il voit peu malheureusement.

Il observe, ébloui par leur élégance, le va-et-vient des dames aux costumes et manières raffinés, qui viennent assister dans le grand salon aux cours de botanique ou d'anatomie que donne toujours le docteur Sue.

Voilà à peu près le décor du Paris d'Eugène.

Il reste Bouqueval, charmant petit village qui abrite le château de Monsieur Sue. La famille s'y rend principalement en été. Eugène affectionne ce petit paradis. C'est une grande bâtisse couverte en ardoises, composée d'une grande pièce au rez-de-chaussée, de chambres lambrissées au premier et au deuxième étage et enfin d'un grenier, véritable caverne d'Ali-Baba pour l'enfant curieux de tout. Au-dessous se trouvent la cuisine et les caves. La maison est desservie par une

longue avenue bordée de cerisiers et de pommiers. Elle est entourée d'une cour, de granges, serres, écuries et divers bâtiments, le tout fermé par des murs, des haies de charmille et une grille en fer. On accède à l'habitation par un porche de bois caché sous le feuillage d'un cep de vigne. Tout autour ce sont des vergers, des châtaigneraies, des champs de céréales et de vignes délimités par de nombreux bosquets, de grandes prairies vertes où paissent des vaches et des moutons ; à proximité se dresse, accolée au cimetière, l'église Saint-Jean-Baptiste.

Les vacances à Bouqueval sont autant de parenthèses bienvenues, un merveilleux espace de liberté et de découverte pour le petit Eugène, notamment la ferme, ses animaux et ses recoins.

Dans la capitale, Les structures sont encore celles du Moyen-Age. Les bâtiments trop hauts par rapport à la largeur des rues empêchent le soleil et la lumière de passer. Il n'y a pas d'égouts et pas d'eau courante, pas d'arbres le long des voies. Les ruelles sont sinueuses, mal éclairées, insalubres. Napoléon avait engagé de grands travaux. Une ribambelle d'ouvriers démolit, perce, construit. La colonne Vendôme, inaugurée en 1810, se dresse au centre de la place du même nom. Les quatre piles du futur Arc de Triomphe, commencé en 1806 et dont la construction est interrompue, s'élèvent jusqu'aux impostes qui recevront les voûtes, au centre de la place de l'Etoile ; les voies fluviales sont aménagées en canaux, des rues sont percées. Dans le quartier de la rue des Remparts, ce n'est que poussière par temps sec et boue par temps de pluie ou l'hiver.

Paris est en effervescence, c'est le début de la révolution industrielle et de l'explosion démographique.

Pendant ce temps, Napoléon s'ennuie sur l'île d'Elbe. Convaincu que la France ne peut se passer de son héros, il organise un retour surprise et fait une entrée triomphale à Paris le vingt mars 1815.

Louis XVIII doit quitter le trône... Qu'en pense Monsieur Sue ? Vive l'Empereur bien sûr !

Cette fois, ce n'est pas si simple, la situation de Jean-Joseph est plus délicate, il est suspendu de ses fonctions.

Mais les Dieux sont favorables au médecin : l'épisode Napoléon ne dure que cent jours. L'Empereur est exilé, loin, à l'île de Sainte-Hélène et Louis XVIII revient sur le trône le huit juillet 1815... Vive le Roi ! Monsieur Sue retrouve son emploi à l'hôpital du Gros-Caillou, il est maintenu dans sa place de médecin en chef, conserve sa Légion d'Honneur à condition de prêter serment de fidélité à Sa Majesté le Roi. Qu'à cela ne tienne !

Il enseigne désormais la médecine aux débutants rue Blanche ; c'est là que l'hôpital de la Maison militaire a déménagé.

Le 31 décembre 1816, il est fait Chevalier de Saint-Michel, ordre recréé par une ordonnance de Louis XVIII pour récompenser les mérites scientifiques.

Il est au faite de sa gloire et de sa fortune.

Eugène, lui entre au collège Bourbon.

**L'ancêtre du mikado, composé de bâtonnets de bois ou d'os, ou, chez les personnes de haute naissance, d'ivoire.*

Chapitre IV – L'entrée au collège

Eugène a douze ans, et c'est, pour lui aussi, le début d'une petite révolution. Finies l'éducation à la maison et les batailles avec le précepteur, finis les jeux dans le jardin, les parties avec Victorine, et la relative paix du foyer domestique. Il va entrer au collège.

Il est temps en effet pour Eugène de parfaire son éducation et d'entrer, comme les enfants issus de la bourgeoisie progressiste, au prestigieux lycée impérial Bonaparte, rebaptisé collège royal de Bourbon* depuis la fin de l'Empire en juillet 1815 et situé rue de la Chaussée d'Antin**.

Le collège royal Bourbon, ouvert en 1803 dans le couvent des Capucins de Saint-Louis-d'Antin, est un bâtiment rectangulaire de taille relativement réduite, sur deux niveaux et un troisième sous les combles éclairés par des lucarnes à jacobine ; la cour intérieure est cernée de colonnes, l'une des façades est coiffée en son centre d'un clocheton avec une horloge.

Le collège Bourbon ne possède pas d'internat. Le régime disciplinaire y est relativement souple. Eugène, externe libre, retrouve le domicile chaque soir et finalement ne voit pas sa liberté très entravée, au contraire des élèves de Stanislas qui mènent, pour la plupart, une vie quasi monastique, ou des élèves de la pension très sévère Decote et Cordier du lycée Louis Le Grand, où l'on use volontiers de la fêrule***. Environ cinq cents élèves sont inscrits au collège Bourbon, dont certains s'illustreront comme Jacques Ampère, Charles-

Augustin Sainte-Beuve, Victor Schœlcher, Théodore Gudin, Ernest Legouvé et bien d'autres.

Eugène va apprendre – ou devrait apprendre – entre autres, la rhétorique et la philosophie, les mathématiques, le dessin, étudier Homère, Horace, Racine et Blaise Pascal mais l'enfant s'avère rapidement piètre élève, peu concerné, peu impliqué ; *jamais vous n'avez connu plus détestable écolier ; ne travaillant pas et empêchant les autres de travailler ; se moquant de tout le monde, de ses maîtres comme de ses camarades*⁹ ; se moquant de son père aussi qui s'exaspère de ses renvois récurrents de l'école.

Galopin au collège pendant les cours, il l'est aussi dès la sortie de l'établissement : il s'amuse dans le parc d'attraction des jardins Beaujon, ceux du Luxembourg ou sur le Champ de Mars, assiste aux exercices d'équitation, de danse et voltige à cheval du cirque olympique des frères Franconi ; il musarde avec impatience – il est bien trop jeune pour y entrer – devant le Café Frascati, maison de jeu, restaurant, traiteur-pâtissier réputé pour ses glaces, dont les terrasses sont peuplées de femmes belles et distinguées.

Et poursuit les réjouissances de retour à la maison, très occupé à organiser des rodéos de cochon d'indes dans le jardin botanique de son père¹⁰.

Il est bien jeune encore et peu lui importe la mission du collège censée forger l'unité morale de son élite, et les soulèvements de la jeunesse actuelle. Il n'est pas disposé

⁹ Ernest Legouvé : *op. cit.* P. 338 - 339

¹⁰ J. L. Bory : *op. cit.* – P. 58

à s'indigner de la présence sur le trône d'un gros homme imposé par l'Europe ennemie².

1820 - Eugène a seize ans et vient d'entrer en seconde. Il côtoie d'autres adolescents promis à un avenir brillant, et s'acoquine de préférence avec ceux dissipés comme lui, Ferdinand Langlé, James Rousseau, Adolphe Adam, Auguste Pittaud de Forges ou Des Forges, ou quelquefois plus sérieux, comme Ernest Legouvé le demi-frère de Flore qui a obtenu en cinquième un accessit de thème latin et le deuxième prix de version latine.

L'élève Sue obtient, à la fin de la seconde et grâce à sa conduite peu assidue, le seul et unique prix marquant son passage dans l'établissement, en art d'agrément, pour le dessin *tête d'après nature* avec le professeur Besselièvre comme enseignant. Son intelligence très vive lui permet cependant de rester dans la catégorie « résultats corrects » et de ne pas descendre dans celle des cancre.

Mince, grand, le port altier, brun, les yeux gris bleus, le regard vif, le profil régulier, il porte beau le costume imposé par la Restauration : le frac bourgeois, habit noir en drap de laine, court devant, à longues basques derrière, et le chapeau rond à la française. Déjà mirliflore, il évite de sortir dans la rue avec un camarade mal vêtu. *Il ne franchissait plus le seuil des classes qu'en bottes molles**** une petite cravache à la main quand il faisait acte de présence¹¹.* Son goût pour la toilette et la mode, sa superbe, ses mises irréprochables, lui valent le surnom du *Bossu* ou de *Sulfate* en référence à sa lignée de scientifiques.

Le docteur Sue quant à lui poursuit ses *cours de physique végétale, spécialement destinés aux gens du*

monde [sic] dans le laboratoire familial, au 3 chemin du Rempart, au coin de la rue de Surène, faubourg Saint-Honoré, de midi à deux heures ; le vingt-neuf avril 1819 précisément, il démontre les fonctions des végétaux comparativement à celles des animaux¹².

Tous les lundis et vendredis, il dispense des cours de physique à une clientèle féminine choisie, prête à payer cher les cours reçus de cet homme en vue, dont elle ne doute pas, compte tenu de ses royales fonctions, qu'il est un grand savant. C'est avec importance qu'il se présente. *Une portière de velours grenat s'écartait au fond de la pièce, donnant passage au docteur qui entrait, le sourire aux lèvres, saluait à droite, saluait à gauche, allait s'asseoir sur une estrade encombrée de plantes de toutes sortes¹³.*

La même année, 1820, est accablante pour Eugène, les départs s'enchaînent. Le quatorze février, alors qu'il poursuit sa seconde, sa maman décède à quarante-cinq ans. Elle disparaît aussi discrètement qu'elle a vécu. C'est une très douloureuse épreuve pour le jeune garçon de seize ans ; en dépit d'une présence un peu éthérée, Madame Sue ne sera plus là pour intercéder en sa faveur face à l'autoritarisme paternel.

M. Sue confie à Marie-Edmée-Françoise Rosella de Milhau l'éducation de ses enfants. Marie-Edmée, belle jeune femme d'une vingtaine d'année, est issue d'une famille de colons chassés de Saint-Domingue par la Révolution.

En juillet, c'est Flore, sa demi-sœur adorée qui fête ses fiançailles avec le docteur Nicolas-Marie Guiard, ancien élève du docteur Sue, qu'il a destiné à sa fille. C'est en grande pompe que le mariage a lieu le neuf octobre à la

mairie du 1^{er} arrondissement de Paris puis en l'église Saint-Jean-Baptiste de Bouqueval. Le repas de noces, admirable, est donné dans la propriété de Jean-Joseph, au château du village. C'est le cœur serré qu'Eugène assiste à cette union qui éloignera forcément sa demi-sœur. C'est blessé et plus opposant que jamais qu'il envisage l'avenir face à ce père qui se flatte, avec, on peut l'espérer, davantage de maladresse que de cruauté, d'avoir désormais plus qu'un gendre, un fils, médecin celui-là !

Le six décembre 1820, M. Sue épouse, en troisièmes noces, Marie-Edmée Rosella de Milhau, la préceptrice de ses enfants. Heureusement, elle veille sur eux avec beaucoup de bienveillance.

Il reste à Eugène sa sœur, Victorine, âgée maintenant de dix ans... et quelques complices.

Durant les cinq années passées au collège royal Bourbon, le malicieux Eugène a eu le temps de tisser des liens d'amitié, s'accointant de préférence avec pareil à lui, notamment avec Adolphe Adam, d'un an plus âgé. *A sept ans Adolphe ne savait pas lire, il ne voulait rien apprendre, pas même la musique. Son seul plaisir était de tapoter sur le piano, qu'il n'avait jamais appris, tout ce qui lui passait par la tête¹⁴.*

Adolphe a pour parents Louis Adam, pianiste, compositeur et professeur de musique au Conservatoire de Paris et Elisa Coste, fille de médecin ; ce ne sont pas tellement les liens entre les familles des deux élèves qui les rapprochent mais plutôt le goût de la facétie. Tous deux désertent les cours, cultivent la paresse et se livrent à des tours pendables. En réalité Adolphe fut bon élève jusqu'en quatrième, *jusqu'à ce qu'il se lie avec un assez bon élève comme lui et qui devait devenir un affreux*

cancre grâce à leur intimité : Eugène Sue⁶. Adolphe élève des vers à soie sous son pupitre et, lorsqu'ils ne donnent plus, il y alimente des cochons d'inde³.

Eugène et lui ont un répétiteur commun. Quand ce dernier leur parle de latin, par exemple, ils s'écrient, en usant d'un chantage détestable :

— *Foin des versions, au diable les thèmes ! Et si vous portez plainte, nous saurons vous faire remercier⁶.*

Le répétiteur, pauvre, craignant de perdre son emploi, se garde de rapporter les faits.

Ce n'est pas tout. Chargés de préparer le cours de botanique de Monsieur Sue, les deux garnements s'amuse à changer le nom latin figurant sur les étiquettes des plantes et les affublent de noms saugrenus et impossibles à prononcer. Le professeur Sue, après quelques hésitations, déclame sans se démonter et avec beaucoup d'emphase les propriétés des plantes outragées, devant un parterre recueilli et admiratif.

Les menaces, les sermons pleuvent mais n'impressionnent pas beaucoup le garnement. Eugène résiste, il agace, il exaspère. Aux réprimandes il oppose l'application, l'excellence dont il est évidemment capable : il devient alors le meilleur des élèves.

Quand son père, comme chaque soir après le dîner, l'admoneste :

— *Monsieur, quel devoir votre maître vous a-t-il donné pour la classe de demain ?*

— *Une version, mon père.*

— *Je suis sûr qu'elle n'est pas commencée ?*

— *Elle est finie mon père.*

— *Pleine de fautes, je le parie, et illisible.*

— *J'espère que non, répond le gamin d'un air contrit ; du reste, regardez, mon père.*

— *Écriture irréprochable ! Pas un contre-sens ! Pas un mot oublié !*

Le père, stupéfait, commence à enrager en dedans de ne pouvoir enrager en dehors¹.

Son comparse, Adolphe Adam, préfère la musique à la rhétorique. Il a une passion pour l'orgue et obtient de son père qu'il lui fasse apprendre la composition. Très précoce, il a déjà une maîtresse, une jeune grisette¹⁵, couturière, qui habite en face de sa maison. Il descend à l'heure des classes du collège et va chez elle prendre ses leçons d'harmonie pendant qu'on le croit en classe. Cela durera trois ans, sans que son père s'en aperçoive.

Fait incroyable, Adolphe entre au Conservatoire sans connaître le solfège parce qu'il le trouve rebutant, ce qu'il n'avoue pas bien sûr. A peine est-il entré qu'il joue une romance sans la déchiffrer mais en devinant les accords. Il s'en tire si bien qu'on lui donne la classe de solfège à diriger. C'est ainsi qu'il apprend à lire la musique en l'enseignant⁶ !

Eugène, lui, va bientôt avoir accès aux fêtes mondaines et aux femmes galantes qui parquent sur les terrasses des Cafés en vue Frascati et Tortoni. Il est beau, il le sait, il est élégant, bien né, l'avenir se présente bien. Il connaît déjà quelques petits succès et s'initie aux plaisirs en compagnie des almées du Jardin-Turc. Cette précocité préfigure-t-elle une vie longtemps vouée à l'amour et au luxe ?

Un deuxième larron, de six ans son aîné, se joint souvent aux deux précédents dans la mise au point de canulars. Il s'agit du cousin d'Eugène, Ferdinand

Langlois dit Langlé, qui suit des études de médecine. Sa mère, veuve, est la sœur de Jean-Joseph Sue et tous deux habitent la même maison que le docteur, ce qui facilite bien les choses. Madame Langlé porte sur son fils unique tout l'amour d'une mère, augmenté des soins, de la tendresse et de la prévenance que l'on prodigue à un enfant de dix ans, orphelin de père. Un atout de plus dans la réussite des mauvaises farces.

**Actuel Lycée Condorcet.*

***Actuelle rue du Havre.*

****Palette de bois ou de cuir à l'extrémité plate et élargie que les maîtres d'école avaient l'obligation d'utiliser pour frapper les doigts des écoliers fautifs, l'utilisation de leur main ou d'autres instruments étant interdite.*

Les bottes molles, dites aussi bottes à la française ou à l'écuyère, dont la tige, molle et large, se terminait par une large genouillère dans laquelle le genou était engagé.

Chapitre V – Les cours d’anatomie

Le trois janvier 1823 naît Joseph Dieudonné, demi-frère d’Eugène.

Eugène va avoir dix-neuf ans. Il ne termine pas sa rhétorique car le docteur Sue, lassé de ses incartades, l’a retiré du collège Bourbon. Il ne peut cependant se résigner à l’idée que sa progéniture n’assurera pas la relève de la lignée Sue et a une idée en tête : puisque son fils se montre incapable de poursuivre correctement ses études, il sera médecin et si ce n’est par la théorie, ce sera par la pratique ! Le docteur se sert de ses relations pour le faire nommer chirurgien surnuméraire de la Maison militaire du roi : si, par bonheur, son fils voulait bien collaborer avec lui, comme lui-même l’avait fait avec son père... ! Il écrit au marquis de Lauriston, Ministre, Secrétaire d’Etat de la Maison du Roi et, le six mars 1823, Eugène rejoint son père.

C’est donc dans le service de papa qu’Eugène va suivre des leçons d’anatomie et qu’il va préparer, comme il le faisait dans le laboratoire familial, les cours d’histoire naturelle. Cela nous rappelle quelles idées saugrenues cela avait suscité chez le préparateur Eugène. D’autant plus qu’il retrouve, à l’hôpital, son cousin Langlé et un quatrième complice, l’étudiant Louis Véron, du même âge que Ferdinand, tout disposés à lui prêter main forte dans ses canulars. D’autres volontaires vont le rejoindre, au besoin, comme Henry Monnier, né en 1799, élève peu studieux *qui préfère le grand air, l’odeur du foin et la vie des auberges*¹⁶, James Rousseau, de sept ans

plus âgé qu'Eugène, guère plus studieux, spirituel viveur*, Delâtre, aspirant médecin et un certain Achille Petit.

La joyeuse troupe de préparateurs, jouisseurs invétérés, ne pense que farces et ripaille. Elle a trouvé son terrain de jeux : le cabinet d'anatomie peuplé de planches de dissection, d'insectes, de fossiles, de coquillages, de squelettes, de moulages, de bocaux – dont l'un contiendrait le cerveau de Mirabeau – mais pas seulement. En effet, il s'y trouve, à portée de main, mais dans une armoire fermée à clef, une cave composée de bouteilles rares, tant par leur contenu, leur provenance, que par leur âge. Elles ont été offertes au Chevalier par des souverains alliés tels que l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, le prince Von Metternich et d'autres personnalités remarquables. Il y a là des vins de Tokai, vieux et passés à l'état de nectar, des vins du Rhin, du Johannisberg à la belle couleur ambrée, du Liebefraumlch, et des centaines de bouteilles d'Alicante hors d'âge. Monsieur Sue réserve ces vénérables bouteilles à ses hôtes de choix invités dans des dîners d'apparat.

La fine équipe ferait bien son apéritif de ces nectars, mais l'armoire résiste, tous ses efforts pour en trouver la clef sont restés vains.

Mais bientôt, Eurêka ! Eugène, en fouillant dans un squelette, découvre, bien dissimulé, un trousseau de clefs dont une ouvre l'armoire aux trésors. Les préparateurs se ruent sur les bouteilles. La première, du Tokai, est vidée et son cadavre jeté. Le lendemain c'en est une autre qu'ils goûtent, vident et font disparaître. Le surlendemain un troisième délicieux breuvage subit le même sort que

les deux premiers. James Rousseau, le plus âgé et le plus expérimenté d'entre eux leur fait observer qu'à ce rythme-là papa Sue découvrira vite le larcin et qu'il faut absolument trouver un subterfuge. Il propose qu'on boive un tiers seulement de la bouteille et qu'on la complète avec un liquide de substitution, le plus proche possible du vin, qu'on la rebouche et qu'on la remette à sa place. Proposition adoptée à l'unanimité, avec un amendement de Ferdinand Langlé : qu'on accompagne cette cérémonie de solennité et qu'on chante en chœur ! Amendement accepté.

C'est donc sur un air emprunté à une comédie du chansonnier Emmanuel Depaty, *La leçon de botanique*, qu'ils ouvrent l'armoire et une première bouteille :

*Que l'amour et la botanique
N'occupent pas tous les instants
Il faut aussi que l'on s'applique
A boire le vin des parents !*

Et tous chantent en chœur :

Buvons le vin des grands-parents !

Et ils poursuivent leurs travaux d'empaillage sur des oiseaux rares reçus du monde entier en ouvrant une autre bouteille et en chantant :

*Goûtons le sort que le ciel nous destine
Reposons-nous sur le sein des oiseaux*

*Mêlons le camphre à la térébenthine
Et par le vin égayons nos travaux !*

Et en chœur :

Buvons le vin des grands-parents !¹⁷

La solution adoptée, il faut maintenant remplacer le liquide manquant. Un *comité de chimie* est désigné pour concocter le coupable mélange : sont nommés Eugène bien sûr, Ferdinand Langlé, l'aspirant médecin Delâtre et le comique et très espiègle Romieu ; ensemble ils improvisent une mixture la plus proche possible du vin quant à sa texture et sa couleur, faite de mélasse, de réglisse et de caramel pour le vin rouge et de blanc d'œuf battu délayé pour le vin blanc. Ils en emplissent les bouteilles entamées et les rebouchent soigneusement.

Lors des dîners d'apparat, notamment lors du baptême de Joseph-Dieudonné, demi-frère d'Eugène, né le trois janvier 1823, le Chevalier Sue présente fièrement à ses hôtes son vin marqué d'un cachet impérial et commence par le goûter. Lorsqu'il tombe sur une bouteille frelatée, il grimace et sans perdre sa superbe dit :

— *Il est bon mais il demande à être bu².*

¹⁷ *Mes mémoires – Alexandre Dumas – Deux siècles de littérature – Ch. CCLXI – www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/index.html Chapitre CCLXI*

La plaisanterie dure longtemps. Sans doute Monsieur Sue devait-il s'interroger quant à la fréquence de ces altérations mais il met du temps avant de découvrir la supercherie.

C'est ce qui finit par arriver lorsque, ainsi que nous l'avons vu, de retour de Bouqueval, il découvre, au bord de l'apoplexie, la bande de garnements ivres, *couronnés de roses comme des sybarites*, affalés sur l'herbe de son jardin. Les uns, dont Delâtre, terrorisés, prennent la fuite. Les autres sont menacés de police correctionnelle, de procureur du roi.

Quant à Eugène, comment supporter ce fils qui ne répond en rien aux attentes de son père, qui ne pense qu'à s'amuser ? Qui se moque de perpétuer la prestigieuse dynastie ? Qui se moque de cette famille en vue, riche ? Qui ne profite pas de l'avenir tout tracé qui lui tend les bras et des efforts de son père pour l'y préparer ?

C'en est fini des cours d'anatomie et de la plaisanterie pour Eugène. A dix-neuf ans, il va devoir quitter Paris dans les plus brefs délais. La sanction pour corriger cet insubordonné : l'armée.

C'est la première vraie tempête paternelle qui va en appeler d'autres...

**Futur vaudevilliste.*

Chapitre VI – L’Espagne

Huit jours plus tard, M. Sue envoie son fils rejoindre à la frontière espagnole le « cordon sanitaire » déployé, officiellement, pour *veiller à l’application des mesures sanitaires contre la propagation de la fièvre jaune* qui sévit en Espagne. Il sera, grâce aux royales relations de son père, « attaché au personnel médical des ambulances ».

En réalité, le cordon sanitaire se transforme vite en expédition militaire organisée par Louis XVIII contre les libéraux espagnols en vue de rétablir le roi Ferdinand VII d’Espagne sur son trône.

Ainsi, le vingt-six avril 1823, Monsieur Sue prie-t-il son fils, ou plutôt le somme-t-il de demander son affectation comme chirurgien sous-aide dans l’armée des Pyrénées orientales.

Vous figurez-vous l’impression produite sur un esprit aussi sceptique et moqueur par un tel abus de favoritisme¹⁸ ? Car Eugène le sait, ce ne sont pas les quelques cours de clinique suivis à l’hôpital dans le service de son père, avec si peu d’assiduité de surcroît, qui font de lui un chirurgien, même auxiliaire ! Il bénéficie de cette faveur uniquement parce que son père est le médecin du roi et qu’il l’a présenté comme son élève.

Il ne laisse rien transparaître de son mépris, ravale son ressentiment, il doit s’exécuter.

¹⁸ Ernest Legouvé : *op. cit.* – P.340

Le vœu du père relayé par le fils est rapidement exaucé. Le douze mai, Eugène est nommé *sous-aide provisoire aux hôpitaux temporaires de la 11^e division militaire*, quartier général Bayonne et le dix-neuf mai, *chirurgien sous-aide major provisoire* aux hôpitaux de Bayonne, et il reçoit l'ordre de se rendre à son poste sans délai¹⁹.

Le deux juin 1823, il est nommé *sous-aide* à la suite du quartier-général de l'armée.

Il ne reste pas longtemps à Bayonne. C'est la guerre, la France a envahi l'Espagne*. Le vingt-sept janvier 1824, il est affecté *aux ambulances* et part avec les armées françaises, attaché à l'état-major du duc d'Angoulême à Cadix où le roi est pris en otage et où se livrent, depuis avril, des batailles entre corps expéditionnaires français et révolutionnaires libéraux espagnols.

Le Chevalier Sue s'intéresse de près à la carrière militaire de son fils. Il est ravi de l'évolution de celle-ci mais il se leurre quant à l'adhésion de ce dernier aux idées de ses contemporains, qu'elles soient romantiques, royalistes, ultraroyalistes ou libérales et quant à ses préoccupations militaires. Au-delà de son inconséquence, de son insouciance, quel exemple, quel guide Eugène pourrait-il suivre ? Par sa versatilité, son père ne figure-t-il pas au nombre des récipiendaires du diplôme de « l'ordre de la girouette » ?!

Ce que veut Eugène c'est briller, séduire le cœur des Espagnoles, *et s'il doit se faire tuer, que ce soit pour*

¹⁹ Jean-Pierre Galvan – *Correspondance générale d'Eugène Sue – Volume 1 (1825/1840) – Editée par Jean-Pierre Galvan – Honoré Champion Editeur – Paris – 2010 – P. 23, 30, 31*

avoir bousculé toute une procession en poursuivant une fille²⁰ !

Eugène est encore à Cadix les trente et trente et un août, lors de la bataille du Trocadéro ; *le fort est enlevé à la baïonnette par les Français, à marée basse, qui se sont jetés à l'eau, au propre comme au figuré²¹*. Le roi est alors rétabli sur le trône et l'absolutisme restauré.

La bataille du Trocadéro fait trente-cinq morts et cent cinquante blessés français, cent-cinquante morts et trois cents blessés côté espagnol. C'est relativement peu et la campagne en général est peu meurtrière compte tenu du petit nombre de combats livrés dans une Espagne majoritairement favorable au roi ; mais c'est la première vraie confrontation, en qualité d'assistant, du bien peu expérimenté Eugène, aux blessures de guerre, à ses plaies, ses amputations, ses atteintes parfois mortelles.

Il reste quelque temps dans la province de Cadix, notamment à Chiclana, théâtre de nombreux affrontements et à Tarifa où il est blessé.

En septembre, les canonnières de la flotte française bombardent Cadix, les combats sont violents mais *la flotte ne perdit personne mis à part quelques dégradations dans les voiles et les mats²²*. L'effet de terreur parmi la population est cependant atteint.

Eugène accompagne les blessés et les malades à l'hôpital militaire, il panse, soigne, constate les décès, majoritairement par noyade ou par la fièvre ; déjà présents en 1821 pour combattre la fièvre jaune, les hôpitaux militaires possèdent une organisation remarquable et un personnel compétent.

Cadix capitule le trois octobre 1823. L'armée française, surnommée « Les Cent-mille fils de Saint-

Louis » commandée par le duc d'Angoulême réussit son expédition. Le retentissement de cette seule vraie campagne militaire victorieuse est considérable en France, les « ultras » exultent, le roi Louis XVIII enregistre un énorme regain de popularité, ses armées aussi. On falsifie même la date de la prise du Trocadéro, on la fait tomber le quinze août, le jour de la fête du roi.

Les troupes rentrent au pays en conquérantes : elles ont réussi où Napoléon avait échoué.

L'ordre est donné de terminer immédiatement l'Arc de Triomphe de l'Etoile, dont la construction avait cessé à la fin des Cent Jours. On peut dorénavant lire sur le frontispice du désormais « *Arc du Trocadéro* » :

« A l'Armée des Pyrénées en souvenir du courage et de la discipline dont l'armée des Pyrénées vient de donner tant de preuves en Espagne »⁴.

Après la reddition de Cadix, le quatre octobre 1823, les troupes françaises occupent la ville et l'île de Léon et l'escadre met toutes les troupes à terre. Eugène est alors affecté auprès des troupes d'occupation. Il semble se donner à la tâche. *Les chefs des hôpitaux de deuxième ligne en étaient ceux des sous-aides qui avaient paru les plus capables de diriger le service, car les grades supérieurs manquaient à notre armée. Jamais ordres ne furent mieux exécutés, jamais fonctions mieux remplies et avec plus d'exactitude et de zèle. Tous ces jeunes gens ne recueillirent partout que des éloges⁴.*

Le neuf février 1824, M. Sue, préoccupé de l'avenir de son fils — il vient d'avoir vingt ans — intervient auprès du Baron de Damas, au ministère de la guerre, pour que lui soit accordée *une place de sous-aide à l'hôpital d'instruction de Strasbourg afin qu'il continue une instruction fructueusement commencée pour le mettre en état d'être reçu médecin*²³.

La requête est refusée, au motif *que les officiers de santé attachés à l'armée d'occupation ne peuvent en être retirés, à cause de la difficulté des remplacements, des inconvénients qui pourraient en résulter pour le service et des frais considérables que ces permutations occasionneraient au gouvernement*²⁴.

Le neuf décembre 1824, son père, qui s'intéresse toujours à la carrière militaire d'Eugène, intercède auprès du Marquis de Clermont-Tonnerre qui a succédé au Baron de Damas au ministère de la guerre pour qu'il accorde à son fils *la faveur d'être breveté*²⁵, demande qui est également refusée.

Eugène est depuis un an à Cadix. Un an, c'est le temps suffisant pour être très marqué par les vengeances et les exactions qui se multiplient — soutenues et encouragées par un roi absolutiste —, par le massacre de nombreux constitutionnels, par des populations civiles soumises au bon vouloir de « l'armée de la Foi », emprisonnées, persécutées, pillées, rançonnées.

C'est suffisant pour assister aux violences nocturnes entre les femmes publiques et leurs « troubadours », aux combats de taureaux et à la mise à mort de l'animal dont les Espagnols raffolent, aux fêtes animées par le jeu des danseuses et leurs castagnettes, au mélange étonnant entre religion et mœurs faciles, voire délictuelles, dont

les coupables s'exonèrent en allant à l'église, ou encore contre quelques pièces d'or.

C'est le temps suffisant pour observer les hommes, leur manière de vivre, les scènes, les paysages, les monuments, pour emmagasiner des images, des ressentis, s'imprégner des situations et des caractères. Car Eugène a un extraordinaire don d'observation qui va beaucoup le servir et son champ d'étude est immense.

Cadix est une grande ville entourée de remparts, fermée par cinq portes avec, au-delà, la mer et une rade. Le fort San Sébastian défend la ville. Le port accueille des bâtiments venus de toutes parts.

Autrefois riche et la plus commerçante d'Europe, la ville est aujourd'hui ruinée. Le manque de travail engendre la misère. Les enfants viennent voler la nourriture dans les corps de garde. Quelques rues sont peu fréquentables, qui servent de refuge aux nombreuses femmes publiques et aux voleurs et qui sont le théâtre de rixes et d'assassinats. Les femmes fument des cigares de papier et boivent des liqueurs fortes, elles ont la voix rauque, sont vieilles avant l'âge et victimes de maladies vénériennes ou de la gale.

L'eau y est rare et la puanteur souvent importante car les eaux sales sont jetées par les croisées. Les rues sont étroites, les voitures n'y circulent pas. Les maisons sont hautes, couvertes de terrasses.

Il y a quantité de couvents d'hommes — il y a plus de moines que de soldats²⁶ ! — et quelques-uns de femmes, tous très riches mais dont les occupants sont pauvres et nombreux à faire l'aumône.

Mais l'Espagne a un autre visage, dont Eugène va garder le meilleur souvenir. Il reste dans Cadix de beaux

quartiers, comme celui de Sainte-Hélène et de jolies places.

La place Saint-Jean-de-Dieu sert de halle aux légumes et de marché aux poissons ; un autre marché aux légumes se tient sur la petite place San Fernando, devant l'hôpital militaire où est affecté Eugène.

L'église San Antonio est remarquable. La façade principale, splendide, est encadrée de deux hautes tours. Elle donne sur la place du même nom, la plus importante de la ville, bordée d'arbres, là où défilent les troupes. Eugène aime déambuler sur la place, dans les quartiers ou encore sur la promenade des remparts, parfois accosté et souvent accompagné d'une jolie andalouse *au teint mat et doré par le soleil du Midi, grands yeux tour à tour pleins de feu ou de langueur humide, petite bouche aussi rouge qu'un bouton de fleur de grenadier trempée de rosée, taille fine et voluptueusement cambrée, mains effilées, jambe et pied andalous*²⁷.

Car le séjour à Cadix est bienvenu pour conquérir le cœur des belles Espagnoles. N'oublions pas qu'Eugène veut avant tout séduire, éblouir. Il est beau, le bleu et la douceur caressante de ses yeux contrastent avec le regard noir des *belles señoras* qui jouent *de la prunelle et de l'éventail*²⁸. Elles captivent cet étranger avec leurs danses qui soulèvent leurs longues robes décolletées aux couleurs vives, avec leurs chevelures *d'un noir bleu* piquées de fleurs ou d'oripeaux couleur or et argent. Elles se laissent conquérir par le charme distingué du jeune homme, qui ne demande qu'à succomber, alors que la douceur du climat invite à se prélasser à l'ombre des orangers, à se laisser vivre en sirotant une *agria* glacée, un *cigarrito* à la senteur suave aux lèvres ; à écouter,

dans le silence de la nuit, l'une des jeunes filles chanter un boléro, accompagnée d'une guitare alors qu'une autre danse lascivement au rythme des castagnettes ; à respirer les brises embaumées du soir et rechercher les faveurs d'une courtisane qu'il invite à boire un rafraîchissement, une liqueur ou un bon vin de pays dans les cabarets ou dans les cafés avant de passer une douce nuit avec elle.

Pas d'amour, de la frivolité, *juste ce qu'il faut pour mettre quelque poésie dans la relation, sans tomber dans les exigences et les ennuis de la passion*¹⁰.

Cette vie d'abandon et de jouissance pourrait s'éterniser qu'Eugène ne s'en plaindrait pas mais tout a une fin. Le vingt-quatre janvier 1825 il est affecté à l'hôpital militaire de Toulon comme « *chirurgien sous-aide commissionné* » ; il a vingt et un ans.

Il profite du fait que son affectation ne lui est pas encore notifiée pour monter à Paris.

**C'est le congrès de Vérone qui permet à la France, qui fait partie de la Sainte Alliance avec la Russie, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche, d'envahir l'Espagne pour restaurer l'absolutisme.*

Chapitre VII – Pendant ce temps à Paris

Pendant ce temps, en France, l'année 1824 fut riche en événements et bouleversements. Louis XVIII est décédé d'une gangrène et c'est aujourd'hui son frère, Charles X qui lui succède.

Sur le plan littéraire, le romantisme brise le carcan des codes et des conventions. On écoute, on attend, on désire encore Charles Nodier, on encense le poète britannique Lord Byron décédé en avril, ou Goethe, ou le prolifique Walter Scott dont les ouvrages sont immédiatement traduits et commentés.

Dans les salons on récite *La Branche d'amandier* de Lamartine et on fonde beaucoup d'espoir sur un certain Victor Hugo que l'on considère comme le successeur littéraire de Chateaubriand.

On admire Delaroche, Girodet, Gérard, Gros, Vernet et Delacroix (alors que Delécluze, voyait dans sa toile « *Dante et Virgile aux enfers* » une vraie tartouillade lors de l'exposition de 1822 !). On pleure Géricault. On applaudit Rossini, Boïeldieu et un jeune prodige qui a donné son premier concert à onze ans, le pianiste Franz Liszt.

La capitale poursuit sa révolution, elle se distingue par ses créations, ses goûts exquis dans toutes les branches, orfèvrerie, joaillerie, bronzes, dentelles ; le machinisme est en route qui réduit les coûts de production et le prix des marchandises.

Sur le plan personnel, le parrain d'Eugène, Eugène de Beauharnais est décédé le vingt et un février 1824 à

quarante-deux ans. Quant à son père, le chevalier Sue, il poursuit son ascension sociale, il a été promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur en août.

Comme on l'a vu, la campagne d'Espagne n'a pas été très meurtrière, une *promenade*, diront certains. Ce fut un conflit de *basse intensité* puisque la population espagnole, majoritairement fervente catholique, soutint l'intervention française et n'opposa donc que peu de résistance. *Ce fut une victoire d'eau bénite*²⁹ mais la capitulation de Cadix a marqué les esprits.

Eugène est reçu à Paris comme les troupes françaises après la prise du Trocadéro : en conquérant !

Il est très heureux de retrouver *son* Paris, animé, vivant, festif, *son* Paris et ses élégantes. Et, bien sûr, son cercle d'amis et la perspective de festoyer avec eux ; et ils sont tous là : Langlé, Rousseau, Adam, Romieu, De Forges, Monnier, Véron, etc

Ferdinand Langlé s'est désintéressé de la médecine, la littérature l'attire. Il écrit quelques articles dans différents journaux, il s'essaie au théâtre et a déjà écrit plusieurs vaudevilles. Et, précision non négligeable pour la suite, il a placé des fonds dans une entreprise de pompes funèbres.

James Rousseau signe des articles dans *La Gazette de France* et *Le Drapeau blanc*, journaux très conservateurs.

Louis Véron et Adolphe Adam ont quitté la fine équipe mais conservé de solides liens d'amitié.

Louis Véron a brillamment terminé ses études. Il a été reçu docteur l'année dernière et a installé son cabinet Rue

²⁹ Eugène Sue – *El Gitano* – 1996, Hachette Livre / *Deux Coqs d'Or* – P. 113

Caumartin. Il vient de publier un premier cahier : *Observations sur les maladies des enfants* et devient médecin des Musées Nationaux et Chirurgien temporaire de la Maison Militaire du Roi, à l'hôpital militaire du Gros-Caillou.

Adolphe Adam persévère dans sa passion pour la musique et l'opéra. Son rêve : entrer dans les coulisses du théâtre du Gymnase, *il aurait payé pour y être admis*³⁰. Un musicien, M. Duchauve, a offert de le faire entrer comme triangle, avec quarante sous de cachet par représentation, à condition qu'il lui donne ses appointements, il a consenti avec le bonheur qu'on imagine. Ce fut un événement dans sa vie, son point de départ. Il est entré dans la classe de François-Adrien Boieldieu, compositeur de musique d'opéra.

Henry Monnier, ancien élève de Bourbon où il ne fit pas grand-chose — *je quittai le lycée Bonaparte sachant fort mal le latin, et cela par ma faute, je le confesse, ma très grande faute. Peu de grec, point de mathématiques, pas l'ombre de géographie, écrivant assez tristement le français et mettant assez proprement l'orthographe*³¹ — Henry Monnier donc est à Paris entre deux séjours à Londres où il suit des cours de lithographie ; il a déjà croqué quelques portraits d'acteurs.

Auguste Romieu, *Coco pour les intimes*, est un ancien et brillant élève sorti premier de l'école royale polytechnique. Il est peut-être le plus noceur, le plus gai et le plus espiègle aussi de la bande et cultive très tôt cette réputation qui lui vaudra d'ailleurs d'être moqué à son tour. Il pousse les plaisanteries à l'extrême. Il fit, par exemple, déplier cinquante ballots d'étoffe à un tailleur et finit par lui demander un fusil à piston ! Autre exemple,

il s'arrête un jour devant l'étal d'un épicier qui affichait diverses denrées. Auguste s'arrête et satisfait un besoin pressant, comme cela se fait souvent et normalement, devant une borne. Le marchand hurle :

— *Gredin ! Misérable ! Ignoble personnage ! Voilà mes pruneaux perdus !*

— *Tiens, répond l'autre, très calme, ce sont des pruneaux ? Je croyais que c'étaient des poires tapées³²!*

Auguste De Forges, d'un an le cadet d'Eugène et son presque frère, s'intéresse à l'écriture. Il a, comme Langlé, beaucoup de gentillesse et un avantage pour ses comparses souvent désargentés : un peu de fortune ! Tous deux mettent leur bourse à disposition des plus nécessiteux de la communauté.

Deux hommes se sont joints à l'équipe.

L'un, Adolphe Ribbing dit Adolphe de Leuven, né à Paris, ami de De Forges, est d'origine suédoise. Il est le fils d'un comte suédois condamné à l'exil en France parce que suspecté d'avoir participé au meurtre de Gustave III, roi de Suède. Adolphe de Leuven a de très bonnes dispositions pour l'écriture.

Présenté au groupe par De Forges et de Leuven, du deuxième il faut dire quelques mots. Il est le fils d'un prestigieux général mulâtre de Saint-Domingue et de la fille d'un aubergiste : il s'agit d'Alexandre Dumas. Il est né à Villers-Cotterêts, en 1802, comme Adolphe Ribbing. C'est un géant truculent, plein d'esprit et de vitalité, obstinément optimiste, d'une intelligence vive, avec des idées plein la tête. Ses cheveux crépus et ses lèvres épaisses, son teint et ses traits trahissent ses origines afro-antillaises. Orphelin de père lorsqu'il avait à peine quatre ans, à treize ans il ne savait pas grand-chose tant son

éducation avait été médiocre. A vingt-trois ans, il s'est rendu à Paris pour trouver du travail. C'est sa belle écriture qui l'a fait engager comme clerc de notaire, mais avec de trop modestes appointements. C'est pourquoi, depuis trois ans, il *refait son éducation*, il apprend les langues anciennes, s'imprègne de littérature française et étrangère, contemporaine aussi, avec les nouveaux romantiques.

Un autre homme truculent, dont on ne peut ne pas parler, le plus âgé, fréquente occasionnellement le groupe et la cave de Ferdinand. C'est le capitaine Antoine Gautier de Villiers³³, un parent de Charlotte Corday, ancien grenadier au service de son pays et toujours ému de ceux rendus à *son superbe empereur*. Il est un géant à la force herculéenne, capable de *porter son cheval sur ses épaules*³⁴. Il peut écraser un noyau de pêche sous son doigt *ou passer son doigt au travers d'une assiette de porcelaine aussi facilement qu'une balle passe à travers une cible de carton*³⁵.

Très brave, il s'est aussi illustré par ses nombreux actes de secourisme.

Un jour il demanda, à la condition qu'il s'avérât capable de le dompter, la grâce d'un cheval magnifique mais rebelle, qui mettait ses cavaliers à terre et les mordait ensuite. Lorsque Gautier monta l'animal, la lutte entre eux deux fut féroce, le cavalier se fit malmener de droite et de gauche, de haut en bas, par les soubresauts déchainés de sa monture. Agrippé fermement à l'encolure, il serra les flancs du cheval avec ses genoux de plus en plus fort, si puissamment que sa respiration devint difficile. L'animal finit par s'agenouiller et se coucher. Mais, ainsi que son dresseur s'y attendait, les

naseaux écumant de rage, l'œil violent et la denture menaçante, l'étalon se précipita sur lui. Alors, Gautier lui asséna un violent coup de poing et lui cassa deux dents. Le cheval hennit de douleur et rentra à l'écurie. La capitaine vainquit où tout le monde avait échoué et hérita du cheval.

Quelquefois, aux aurores, il s'invite dans la chambre de Langlé et s'informe de l'état de la cave. Un matin, n'y trouvant pas fortune, il s'enquit de celle des poches des dormeurs, qui le regardaient faire les yeux mi-clos. Eugène souriait en coin car il avait les poches bien vides. Une seule tinta, celle d'Auguste Romieu qui contenait dix-neuf sous.

— *Allez nous chercher pour dix-neuf sous d'eau-de-vie*, dit Gautier en fixant Auguste du bout de son doigt et il sonne le domestique.

— *Mais, sacrebleu !* dit Romieu, sortant de son pseudo-sommeil, *je demeure dans le faubourg Saint-Germain : laissez-moi au moins un sou pour passer le pont des Arts.*

Gautier, remettant un sou dans le gilet de Romieu, dit au domestique :

— *Allez me chercher pour dix-huit sous d'eau-de-vie.*

Ce jour-là, Romieu fit sa fameuse chanson :

J'n'ai qu'un sou

J'n'ai qu'un sou

La richness' n'est pas l'Pérou

Je dîn'rai je n'sais pas où

Mais, pour sûr, j'n'ai qu'un sou⁷

Mais revenons à Eugène. Contrairement à nombre de ses amis, il n'a pas encore de projet ni d'envie littéraire.

Parti de France quasiment imberbe, il est revenu avec barbe, moustaches et cheveux longs ; il est plus séduisant que jamais : *des yeux admirables, une forêt de cheveux noirs comme le jais, des sourcils pleins de caractère, des dents charmantes dans une bouche très fine*³⁶.

Et la bande, qui s'entend à merveille, compte bien profiter de ces brèves retrouvailles...

Chapitre VIII – Les retrouvailles

Il se trouve que Ferdinand Langlé, dont nous avons dit qu'il habitait l'ancienne maison de Monsieur Sue et combien sa mère l'adorait, a une maîtresse, *Fleuriet*, actrice au théâtre du Gymnase. Avec pour heureuse conséquence qu'il découche très souvent. Ainsi, la communauté occupe, à tour de rôle – ou tous à la fois – la chambre vide prêtée par Ferdinand.

Il se trouve aussi que le domestique, de connivence avec Ferdinand, explique avec aplomb à Madame Langlé combien régulière est la vie de son fils. Madame Langlé, soucieuse de prévenir la faim et la fatigue de son fils qu'elle imagine fourbu après ses journées de labeur, lui prépare un en-cas tous les soirs et le dépose sur la table de nuit. Et le domestique place la clef de la chambre dans un endroit convenu.

Ainsi, dès que l'un des comparses se trouve sans gîte et sans couvert, il sait où trouver refuge. Le premier arrivé avale l'en-cas préparé, remet la clef à sa place et se glisse dans le lit. Le second se contente de ce qu'il reste, s'il en reste, et se glisse à côté du premier. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'à épuisement de l'en-cas, des couchages, des matelas sur le sol jusqu'au canapé. Une nuit, James Rousseau, arrivé le dernier, compta quatorze jambes³⁷ !

Eugène figure, bien sûr, au nombre des hôtes, après avoir déambulé dans les quartiers de Paris ou flâné sur la promenade de Longchamp, ou assisté, amusé, au très

³⁷ *Alexandre Dumas – Les Morts vont vite – P. 219*

couru cirque olympique Franconi, au numéro de Monsieur Belmont, *l'éléphant Baba* qui a détrôné le *Cerf Coco* et le *Cheval Génie*.

Après avoir, adepte des montées d'adrénaline, dévalé, à presque soixante kilomètres à l'heure, les *Montagnes russes de Beaujon* sur un chariot à roues.

Ou après avoir posé un œil curieux sur les transformations de la capitale : la construction de Saint-Vincent de Paul dans le nouveau quartier Poissonnière, l'achèvement de la Bourse, l'exhaussement des bords des quais du Louvre pour rendre le lit de la Seine plus profond, la construction du Pont des Invalides ou encore la construction de la nouvelle église de la Madeleine et son échafaudage volant, objet de curiosité des Parisiens³⁸.

Insouciant, prodigue, dandy et séducteur, en rébellion constante contre les valeurs étriquées de son père, ce qu'Eugène aime par-dessus tout, c'est emprunter, en frac anglais* ou en habit bleu foncé à boutons de métal jaune, gilet, pantalon blanc et cravate de mousseline claire — comme un défi à la stricte redingote — les boulevards à la mode, Poissonnière et Saint-Martin. Là se promènent les dames de la haute société, à taille guêpée, emmitouflées de pelisses pour se protéger du froid de ce début d'année.

Il adore fréquenter l'endroit où il est de bon ton de se montrer, le café Tortoni où les coquettes commentent l'actualité en grignotant des meringues ; ou bien le café Frascati, somptueux par sa grandeur et sa décoration néo-antique, où s'affiche la beauté de jeunes femmes qui viennent savourer de délicieuses glaces, des punches ou des limonades et où l'on vient parier beaucoup d'argent.